

la mesure du possible, les circonstances particulières ayant entouré la rencontre. Ainsi que le rappelait M. VACHON à la fin d'une note récente (1954) : « Le fait de signaler des Pseudoscorpions phorétiques n'a de réelle valeur que si les espèces sont nommées et je tiens à souligner que le sexe des transportés doit être mentionné ».

Qu'il me soit permis en terminant de remercier M. le Dr MAX BEIER de Vienne qui, par l'aimable entremise de M. le Dr E. SUTTER du Musée d'Histoire naturelle de Bâle, auquel j'exprime également ma vive reconnaissance, a bien voulu accepter de déterminer le Chernetes faisant l'objet de cette note.

Travaux cités

1930. BEIER (M.). — Die Pseudoscorpione des Wiener Naturhistorischen Museums, III, Ann. Wien. Mus., 44, pp. 199-222.
1948. — Phoresie und Phagophilie bei Pseudoscorpion, Österr. Zool. Zeitsch. I, 5, pp. 441-97, 22 fig.
1932. BERLAND (L.). — Les Arachnides (Scorpions, Araignées, etc.), Encyclopédie entomologique, série A, vol. XVI, Paris, pp. 1-485, 636 fig.
1899. FAVRE (E.). — Faune des Macro-Lépidoptères du Valais et des régions limitrophes, Schaffhouse, pp. 1-318.
1949. RABAUD (E.). — L'instinct et le comportement animal, I, réflexes et tropismes, Paris, pp. 1-224, 35 fig.
1934. VACHON (M.). — Sur la ponte et le sac ovigère d'un Pseudoscorpionide (Chelifer cancroides L.), Rev. fr. ent., I, 3, pp. 174-8.
1940. — Remarques sur la phorésie des Pseudoscorpions, Ann. Soc. ent. Fr., 109, pp. 1-18.
1947. — Nouvelles remarques à propos de la phorésie des Pseudoscorpions, Bull. Mus. hist. nat., 19, 1, pp. 84-7.
1953. — Nouveaux cas de phorésie chez les Pseudoscorpions, Bull. Mus. hist. nat. 25, 6, pp. 572-5.
1954. — Nouvelles captures de Pseudoscorpions (Arachnides) transportés par des insectes, Bull. Mus. hist. nat., 26, 5, pp. 590-2.

Pierre GRELLET: IMAGES DU HAUT-RHONE: MOISSONS BLANCHES DANS LES HERBAGES.

En amont et en aval de sa capitale villageoise de Münster, l'ancien dizain de Conches loge sous les toits de grosses ardoises de ses vastes maisons de bois une des populations les plus dynamiques du Valais. Il n'est que de lire la foule compacte des noms autochtones gravés dans les croix de bois des cimetières pour mesurer la force de résistance

de cette race des *Walser*, qui, non entamée dans sa longue vallée verte, modelée en auge, a bravé tous les remous démographiques qu'aurait pu soulever le sillage d'une route internationale comme la Furka, avec ses ramifications vers l'est, le nord et le sud.

Il est peu de régions qui donnent une plus nette impression de pérennité. Il semble que ces villages bruns aient été toujours posés sur ces conques vertes et que le temps ne soit marqué que par la voie étroite du chemin de fer et le large ruban routier qui coupe les prés. Le rail ne se rappelle à l'attention que par le sifflet de la locomotive, qui se fait entendre à longs intervalles. Sa rivale, la route, est sillonnée de voitures qui paraissent pressées de se rendre ailleurs. Ces travaux contemporains s'effacent dans le travail autrement grandiose accompli par le Rhône au cours d'un nombre incalculable de millénaires en se creusant une voie à travers la barrière alpestre. Le fleuve, lui aussi, est un génial ingénieur.



La race est, plus que d'autres, demeurée fidèle à son berceau, mais plus que d'autres aussi, elle a essaimé. Elle s'est répandue sans se disperser, fondant dans les vallées voisines de l'Italie, dans les Alpes de Rhétie, dans les replis du Tirol, de ces colonies cohérentes, qui, détachées de leurs foyers, ont gardé leur langue et leurs coutumes. A s'arrêter dans ces villages, on voit les traces de leurs ramifications lointaines vers l'est. Les gens de la vallée descendaient bien en vainqueurs vers Sion et en conquérants jusqu'à Saint-Maurice. Rentrés dans leur vallée, ils portaient leurs regards vers les débouchés de la Furka et prolongeaient leurs courants d'échanges au-delà de nos frontières de l'est.

Ces migrations se lisent dans le mobilier des églises et des chapelles dont chacune s'orne d'un ou plusieurs de ces autels à colonnes torsées et volutes exubérantes qui transportent le visiteur vers les origines de leurs inspirations tyroliennes et vorarlbergeaises. Elles sortent pourtant de divers ateliers locaux, dont ceux des artistes menuisiers Sigristen et de la dynastie des Ritz sont les plus connus.



Leur production fut intense de la fin du XVII^e au second tiers du XVIII^e siècles. Elle correspond à une période de prospérité économique due à l'essor de l'élevage et aux services militaires étrangers dont la vallée de Conches était un des réservoirs. En moins de trois quarts de siècle, ce district où le Rhône commence à peine à s'assagir,

vit s'élever une moisson blanche de plus de septante églises et chapelles. Ces ateliers exportèrent en grand nombre leurs pieuses menuiseries. Par la Furka et l'Oberalp, elles vinrent se loger dans une foule d'églises des vallées grisonnes et de leurs débouchés autrichiens.

Cette profusion d'images peintes et dorées, de figures saintes encadrées de fruits et de feuillages, d'architectures baroques ou rococo, contraste avec l'austérité des vastes maisons de bois, généralement dépourvues d'ornements qui s'élevaient à la même époque. Cette dissemblance correspond à un désir naturel d'échapper à la sévérité d'existences rudes, occupées à lutter contre les intempéries et le danger constant des avalanches. Elles trouvaient une évasion dans une piété peuplée de visions célestes. On dirait un reflet lointain de cette ballade que le poète Villon fit à la requête de son humble mère pour prier Notre-Dame :

Femme je suis, pauvrette et ancienne
Qui rien ne sais, oncques lettre ne lus,
Au moultier vois (dont suis paroissienne)
Paradis peint, où sont harpes et luths.



La connaissance de cet art indigène s'est développée grâce à plusieurs études, dont une récente, publiée dans l'excellent périodique *Vallesia*, due à la plume du P. Steinmann, bénédictin de Disentis. La plus visitée de ces églises conchardes est celle de Münster, qui outre des œuvres de Sigristen et des Ritz, s'orne d'un des plus beaux autels gothiques de Suisse, ouvragé avec une grande finesse, peint et sculpté par le maître George Keller, de Lucerne, en 1509. Il déploie au fond du chœur sa magnifique orfèvrerie de bois. M. le Doyen nous disait l'autre jour qu'il en faisait les honneurs, pendant la saison d'été, à des centaines de visiteurs par jour.

Mais chacune des églises des autres villages enferme dans son enveloppe blanche un ou plusieurs de ces tabernacles fleuris. Il en est dans toutes les chapelles, construites au débouché des vallées latérales en protection contre les avalanches comme dans les sanctuaires haut perchés tel celui de Bellwald et ceux qui s'égrènent au long de la route de la Furka. M. André Donnet, le diligent archiviste cantonal, en a dressé un précieux inventaire dans son excellent *Guide artistique du Valais*. Il en est où un arrêt s'impose, comme à Niederwald, patrie d'un autre Ritz, de célébrité universelle, celui qui donna un nom quasi générique aux hôtels de luxe des deux mondes. Sa maison natale est de bois, comme toutes autres et n'en diffère guère que par son

inscription commémorative. L'église de Reckingen se distingue notamment par l'élégance des stucs de son plafond, l'harmonie de sa décoration de 1740, complétée par un orgue de la même époque. Nous eûmes le plaisir d'y entendre du Bach, joué par une jeune organiste valaisanne, Mlle Renée Chèvre.



A moins d'une portée de fusil du même village, se détache, blanche sur un vert mamelon, la chapelle de Saint-Antoine, peinte à fresque de médaillons du tirolien-conchard Pfefferlé. Elles représentent des scènes de pièces du théâtre religieux. On dirait un coffret, animé d'images où se mêleraient des réminiscences de Watteau et de Tiepolo : personnages de la comédie italienne curieusement transportés dans une vallée suisse des hautes Alpes.

Ces stations conchardes furent les dernières étapes d'une excursion de la *Murithienne*, qui avait débuté à Fiesch et gagné, par un chemin boisé dominant l'idyllique Fieschertal, les pâturages fleuris du Wilern et de Nessel, pour rejoindre le fond de la vallée à Niederwald. Cette échappée dans la nature et dans l'art trouva sa conclusion dans le palais de bois de M. Guillaume de Kalbermatten à Reckingen, qui nous ouvrit les trente pièces de son antique et monumental chalet, édifié en 1754 par l'architecte Taffiner, qui y employa toute une forêt. Sa façade monumentale s'ouvre sur un jardin rustique, fleuri de pivoinas, au centre du village et d'où part la charmante perspective d'une rue irrégulièrement bordée de vieux chalets brunis. La réception fut digne du logis.

Pierre GRELLET: **LES ROUTES CONDUISENT DANS LA PLAINE.**

Aspects de la vie contemporaine

Autrefois, les courants de la civilisation suivaient les côtes maritimes et le cours des fleuves, puis les routes, qui précédèrent le rail. Aujourd'hui, ils franchissent les obstacles naturels du sol, mais les populations continuent à se concentrer le long des voies de grand trafic. Plus précisément, dirait-on qu'elles recommencent à s'y grouper, dispersées qu'elles furent pour les besoins de la culture du sol.